L'écho de l'étroit chemin

Association Francophone des Auteurs de Haïbun
Journal trimestriel en ligne

Sommaire

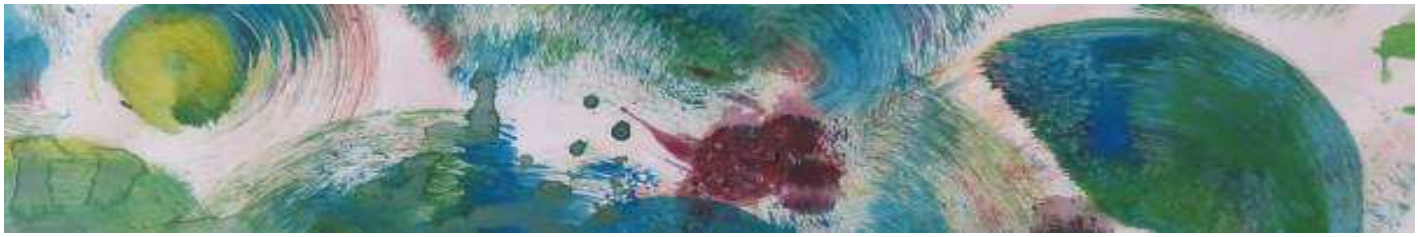
Éditorial, *Danièle Duteil*
Sélection haïbun

Thème : Le cri

- Skrik, *Laurent Hili* p. 5
- Le Cri muet, *Lise-Noëlle Lauras* p. 7
- Écrire, *Marie-Noëlle Hôpital* p. 11
- Écrivain public, *Céline Landry* p. 13
- Brelan de cœur, *Jo(sette) Pellet* p. 15
- Encore un dimanche, *Isabelle Ypsilantis* p. 17
- Le cri, *Nicole Pottier* p. 19
- Le cri du héron, *Annie Bécouarn* p. 21
- La spirale, *Danièle Duteil* p. 23

Thème libre

- Balade au centre bouddhiste Urgyen Samye Chöling, *Yann Quéro* p. 25
- Enfance, *Michel Betting* p. 27
- Haïbun de la colline, *Catherine Noguès* p. 31



Brigitte Briatte : Houle océane

Coups de cœur

- Le cri de Nicole Pottier, par *Monique Leroux Serres* et *Monique Mérabet* p. 33
- Le Cri muet de Lise-Noëlle Lauras, par *Germain Rehlinger* p. 34

Hors-sélection : haïbun lié

- Les « grelots », *Danièle Duteil* et *Monique Mérabet* p. 35

Appel à textes

Haïbun et haïkus p. 39
Tanka-prose p. 40

Article

Haïbun, *Gerd Börner*, traduction Germain Rehlinger, Klaus-Dieter Wirth p. 41

Livres

Chemin croisés, Anthologie de haïbun de l'AFAH, éd. Pippa, 2014, par *Georges Friedenkraft* p. 47

La vie de l'AFAH

Annonces
Rendez-vous p. 48
Nos adhérent.es ont du talent
Publications et événements p. 49

Adhésion p. 51

Éditorial

Une tortue crie –
« un homme
doit savoir se taire » [1]

Depuis 17 ans, le mois de mars fête le Printemps des poètes, un moment fort de la saison. Cette manifestation mobilise de nombreux acteurs, auteurs, éditeurs, libraires et autres passeurs de poèmes. Menacée à plusieurs reprises, faute de budget, elle sonne aujourd'hui le grand rassemblement en déclenchant « L'insurrection poétique ». Nous souhaitions à notre tour lui renvoyer un bel écho dans ces pages à travers le thème du « Cri », largement honoré par dix contributions variées. Trois autres compositions libres font également entendre leur voix.

Monique Mérabet, Germain Rehlinger et Monique Leroux Serres, que nous remercions, ont composé le jury de *L'écho de l'étroit chemin* n° 15.

Skrik, le texte de Laurent Hili, s'intéresse à l'œuvre célèbre d'Edvard Munch, dont le titre est traduit par « Le cri ». Lise-Noëlle Lauras évoque à son tour un *Cri muet*, celui d'un homme en quête de rédemption : ce haïbun novateur fait l'objet d'un coup de cœur de Germain Rehlinger. De son côté, Marie-Noëlle Hôpital choisit d'*Écrire* pour témoigner, « écrire comme on respire, écrire comme on délivre un cri ». Parallèlement, Céline Landry témoigne à son tour, se glissant, pour le meilleur et et pour le pire. dans la peau d'un *Écrivain public*. *Brelan de cœur*, de Jo(sette) Pellet, introduit, dans un Berlin « d'après le Mur », un trio marginal qui, espoirs et rêves déçus, essaie de faire tant bien que mal avec la nouvelle donne. Chez Isabelle Ypsilantis, avec *Encore un dimanche,* un autre « cri silencieux, infini » retentit face à l'inéluctable. *Le cri* de Nicole Pottier, est un deuxième coup de cœur, de la part de Monique Mérabet et de Monique Leroux Serres : un ensemble d'une grande subtilité, d'où émane « quelque chose de l'essence du haïbun dans son inspiration originelle de récit de voyage ». Annie Bécouarn revient à une réalité plus quotidienne avec *Le cri du héron*, tandis que *La spirale*, de ma plume, invite à un ressourcement au contact de la terre, des éléments et de lieux ancestraux chargés de mémoire.

Plus loin, le haïbun lié, *Les « grelots »*, proposé par Monique Mérabet et moi-même, s'intéresse encore au thème du cri. Il a pour cadre l'île de La Réunion où nous avons partagé dernièrement quelques heures. Un haïbun classé hors-sélection.

Trois auteur.es ont préféré le thème libre. C'est le cas de Yann Quéro : privilégiant la sérénité, il met le cap sur la Dordogne, pour une *Balade au centre bouddhiste Urgyen Samye Chöling*. Michel Betting, emporté par ses souvenirs à la manière de Georges Perec, revient au jardin de l'*Enfance*, Enfin, Catherine Noguès et son *Haïbun de la colline* entraîne lecteurs et lectrices « sur de douces pentes qui se répètent à l'infini. ».

Dans la rubrique « Articles », Gerd Börner a aimablement permis à Germain Rehlinger, épaulé par Klaus-Dieter Wirth pour la traduction, de publier sa réflexion sur le genre « haïbun ». mettant en évidence les différents types rencontrés, le tout assorti de commentaires fournis. Nous leur adressons nos vifs remerciements.

L'écho de l'étroit chemin n° 15 s'achève par les habituelles rubriques : dans « Livres », Georges Friedenkraft commente *Chemin croisés*, l'anthologie de haïbun de l'AFAH, publiée chez Pippa en septembre 2014 ; l'« Appel à textes » annonce les thèmes et dates de *L'écho de l'étroit chemin* pour 2015, invite à soumettre des haïkus destinés à garnir le « Mur-haïku » de la médiathèque Grain de Sel de Séné (56), qui programme des journées Butô-haÏku dans la deuxième quinzaine de mai, et un tanka-prose pour participer au concours du Festival international du tanka francophone, programmé en octobre 2015 ; dans « La vie de l'AFAH », on retrouvera les annonces, les rendez-vous, et les talents de nos adhérent.es.

L'Assemblée générale de l'AFAH se réunira le dimanche 12 avril à 14h30, au café Le Rostand, à Paris (cf. p. 48).

Danièle DUTEIL

---

1. Tanaka Hiroaki, in *Le poème court japonais d'aujourd'hui*, *Poésie*/Gallimard, trad. C. Atlan et Z. Bianu, 2007.

Brigitte BRIATTE : Son unique saison

Skrik

tempéra sur carton
signée
Edvard Munch

Les traits du dessin sont sourds, les couleurs vibrent et le cri est partout : pourquoi m'as-tu abandonné ? Le cri, enfermé dans le dessin, épouse les courbes incessantes du décor. Le visage et le corps de l'homme sont comme au cœur d'un tourbillon. Tout semble se refermer et s'absorber dans le trou noir accueillant les couleurs, mais ici le cri est éternel, le mouvement des traits n'atteint pas le bruit et rien ne pourra jamais être étouffé.

devant Le Cri
de chaque regard
jaillit le cri

D'un ciel rouge volcanique, notre vision toujours entrant dans le bruit, le cri retentit constamment. Un hurlement sort d'un carton, à jamais enfermé. Un regard de côté et le bruit décroît, mais l'attention posée sur le dessin révèle le cri constant du monde. Le regard nous assure qu'il ne s'est pas tu.

le nuage
à la fenêtre
peut-il crier ?

Le silence comme une pause, existe-t-il en fond sonore du bruit ? Son équivalent n'est autre que ce cri continu, identique.

le cri
ni ne diminuant
ni s'intensifiant

Sélection : thème "le cri"

L'œuvre dessinée crie pour nous. C'est un silence qui se fait intense dans ce qui n'est pas exprimé mais qui s'entend. L'œuvre est sonore d'autant plus que l'objet reste silencieux, et le sujet aussi. Il ne suffit plus que d'y penser pour l'entendre. Le cri vit par sa seule évocation silencieuse, en nous-mêmes. Tout le monde peut l'entendre.

Pourquoi m'as-tu abandonné ?

Je marche et il y a les feuilles de l'automne. Les passants sont des deux côtés et au milieu, les automobiles. Certains traversent les bandes blanches et marchent devant des voitures arrêtées. Il y avait peut-être aussi des motos. Et les feuilles de l'automne, plus certainement.

Les années passent et le cri voyage, se transporte, se révèle aux regards qui lui sont portés. Nous changerait-il en pierre telle la méduse ? Une abstraction bien réelle, fatale par son implication, venant du silence le plus profond de l'observateur. L'œil s'enflamme du rouge criant on ne sait quoi, une folie, une soumission ordinaire. Le geste vain, les mains sur les oreilles, pour étouffer un cri qui vient de l'intérieur. Ni le miroir ni la distance n'étouffent le cri. Le dessin nous permet seulement de l'entendre, à coup sûr. Le dessin nous montre le cri que nous avons l'habitude d'entendre sans nous en rendre compte. C'est réel.

Je marche et il y a la Seine. C'est une belle journée, la lumière est pâle. Les rues sont vivantes de quelques mouvements paisibles, de belles façades parisiennes ont remplacé les feuilles d'automne.

Edvard Munch est un peintre des sens, qui par des couleurs et des mouvements nous fait ressentir la maladie, la mort imminente, le malaise, jusqu'à peindre le monde tel qu'il le voit, avec des taches. Son trouble incarne la maladie constante de l'homme dans sa vision limitée ; jamais nous ne verrons quoi que ce soit clairement. Les taches de son œil malade sont peintes sur les toiles de sa vieillesse, au même titre que le reste. N'y a-t-il que les taches, n'y a-t-il que les objets du réel ?

dans la moiteur d'après-midi
légères et blanches
cri de mouettes

Laurent HILI (France)

Le Cri muet

Hors les murs
un homme tordu fuit
bouche béante

La plaine est dépouillée, sa chair à nu, creusée de rides profondes où un filet d'eau gelé brille le matin au premier rayon. Dans le vallon, bordant le ru, de grands peupliers balancent inlassablement leurs branches sous le fouet du vent qui s'engouffre. La route est déserte. La nuit garde encore la main sur le paysage. C'est pourtant fin janvier et les jours rallongent mais la lumière est lente à percer.

Cris des oiseaux
ciel noir d'ailes et de plumes
l'hiver s'encre

Vers six heures ce matin de janvier, un homme marche à grands pas, de façon régulière. Il appuie sa carcasse maigre sur un bâton de buis et regarde droit devant lui. Serré dans un manteau de ratine usée, il ne semble pas souffrir du froid qu'exsudent la plaine et le vallon gelés.

Il se tient droit
bercé de solitude
son pas régulier

À huit heures à peine, il a dépassé le hameau. Il soulève son chapeau de feutre gris pour saluer le premier fermier croisé. Courtoisie du chemin. Le paysan grommelle :

- « Pas chaud ce matin !
- C'est de saison » répond l'homme sans ralentir sa marche.

Il avance de façon presque automatique, ses jambes répondent dociles à sa volonté de marcher. Régulier, il rythme son temps, l'espace devant lui devient la mesure de sa vie.

Chuinte le train
à travers le paysage
l'homme marche

Sait-il où il va ? Il semble déterminé dans sa direction mais une fois en vue du village de Saint-Nom, il repère le café pour se reposer. Un bol fumant avec des tartines de pain frais beurré, voilà qui tiendra son homme. Taiseux, il commande, jette un coup d'œil sur le journal du jour : *Attention un meurtrier*
lâché dans les rues de Paris.

Il détourne la tête, cette information ne le concerne pas. Il n'a rien à voir avec ce gars-là. Lui, c'est un loup solitaire. Ses coups, il les fait en douce. Des larcins. Mais le dernier, pris pour un autre. Menottes, garde à vue, prison.

Hier, il a réussi à mettre les deux bouts, loin de la prison sans éveiller les soupçons. Comment ? C'est sa chance à lui, entrelardée de sacs à misères qu'il traîne depuis son enfance.

Est-ce sa faute
chaque fois pris le loup
quête la forêt

Il paie, reprend sa monnaie, laisse une pièce jaune comme pourboire et s'enfonce à nouveau dans la campagne, direction Rouen. Il se dirige vers la Normandie, là où il n'a justement aucune connaissance susceptible de le trahir. Il sait bien que par le passé, il n'a pas souvent laissé de bons souvenirs à ses hôtes. À l'intérieur de sa mémoire un grand vide mais aussi la paix et l'accueil du nouveau.

Mémoire vide
ouvert à l'échappée du jour
il a foi en son pas

Il se sent libre. Rien ne le retient nulle part. En lui se réorganise une autre perspective. Ce soir ou demain, il sera à Rouen en quête d'un gîte, d'un travail de saisonnier, la campagne il peut encore s'y réfugier, elle a toujours été bonne pour lui.

Il allonge le pas, se fait prendre en stop par un routier qui transporte des volailles. Les poules caquettent, le dispensent d'inutiles bavardages.

Long ruban gris
la route marche pour lui
ronron du camion

Rouen plongé dans la brume du soir. Il repère la Seine, reconnaît les ponts puis oblique vers la ville en quête de nourriture. À la fermeture des restaurants, il attend la sortie des poubelles. Un bout de pizza, une bouteille de bière avec sa capsule. La nuit est fraîche mais il ne pleut pas.

Au petit matin, un brouillard diffus. Les gens sortent encapuchonnés, passent rapidement. Boire chaud. Place Jeanne d'Arc, un cabaretier qui range des caisses de soda accepte son coup de main contre un café chaud et un croissant de la veille.

Marcher vers son but
prendre la voile au Havre
demain, une vie neuve

C'est un homme presque neuf qui se dirige vers la gare où il se tord le cou pour lire les titres des journaux : *Prisonnier en fuite*. Une image floue qui ne lui ressemble pas. Il n'a jamais tué, seulement il s'est retrouvé mêlé à une sale histoire de meurtre. De témoin visuel il est passé à accusé. Il n'a pas su se défendre, a bredouillé, s'est empêtré. L'avocat commis d'office, furieux a claqué la porte avec un haussement d'épaules.

C'est arrivé comme ça. Erreur de justice. Déjà tout petit, il était souvent puni pour les autres, incapable de se défendre.

La chance sourit
au fugitif malchanceux
joie sans faille

Il a retrouvé un camion, c'est un ferrailleur. Il les connaît; à Saint-Ouen, il jouait avec eux. Il aide le gars à mieux arrimer sa marchandise, les tiges de fer rouillé brinqueballent avec régularité. Le chauffeur n'a pas pris l'autoroute, tant mieux. Le ferrailleur partage son casse-croûte, lui il prête son sourire et une oreille attentive à ses brouilles de famille.

Embrun de sel et d'iode
un cargo où se cacher
partir à l'aube

Avant d'embarquer, il a jeté son chapeau de feutre, son manteau de ratine, troqués pour une vareuse de marin et une casquette blanche et bleu marine. Il a presque fière allure. Il a posé ses hardes en tas, trois corbeaux se disputent les miettes de son dernier casse-croûte. Le tas est gros, la maréchaussée en alerte. Avec des gants, la police maritime manie le manteau, fouille les poches. Pas de papiers. Un fugitif sans doute. Regards circulaires, haut-parleurs. Tel un grand cri, la sirène du cargo trompette. Départ imminent.

Un nouvel ouvrier
dans la soute à charbon
Ses cauchemars brûlent

Lise-Noëlle LAURAS (France)

Écrire

L'écriture : un cri muet se love à l'intérieur, et c'est ainsi que le message passe, s'amplifie, se répercute, comme la chute d'un corps dans le courant du fleuve, les vagues de l'océan : rides, cercles, cernes, tourbillon… continuent à marquer les eaux bien longtemps après que ne soit tombé l'être ou l'objet. Sillage frissonnant, la traîne des fleurs d'Ophélie, l'écho du cri :

La fin du voyage
pour les émigrants d'Afrique :
le fond de la mer.

Marguerite Duras le dit dans un texte fondamental, il faut ***Écrire*** en situation d'urgence, de nécessité absolue, de péril intérieur, sinon ce n'est pas la peine, non, vraiment pas la peine : « *Se trouver dans un trou, au fond d'un trou, dans une solitude quasi-totale et découvrir que seule l'écriture vous sauvera.* » Écrire, comme on respire, écrire comme on délivre un cri. Crier : le premier mot de la vie, et souvent aussi le dernier : « *Jésus poussa un grand cri et mourut* » selon l'Évangile de Matthieu.

Le cri, l'arrachement de la naissance, l'angoisse de la mort. Dans la toile d'Edvard Munch, l'homme se liquéfie d'horreur, saisi par une terrifiante hallucination, l'imminence d'une désintégration mentale ou d'une explosion physique, atomique.

Mais l'horreur n'est pas qu'imaginaire.

Aux îles Pacifiques
les trompettes de la mort…
cumul de nuages.

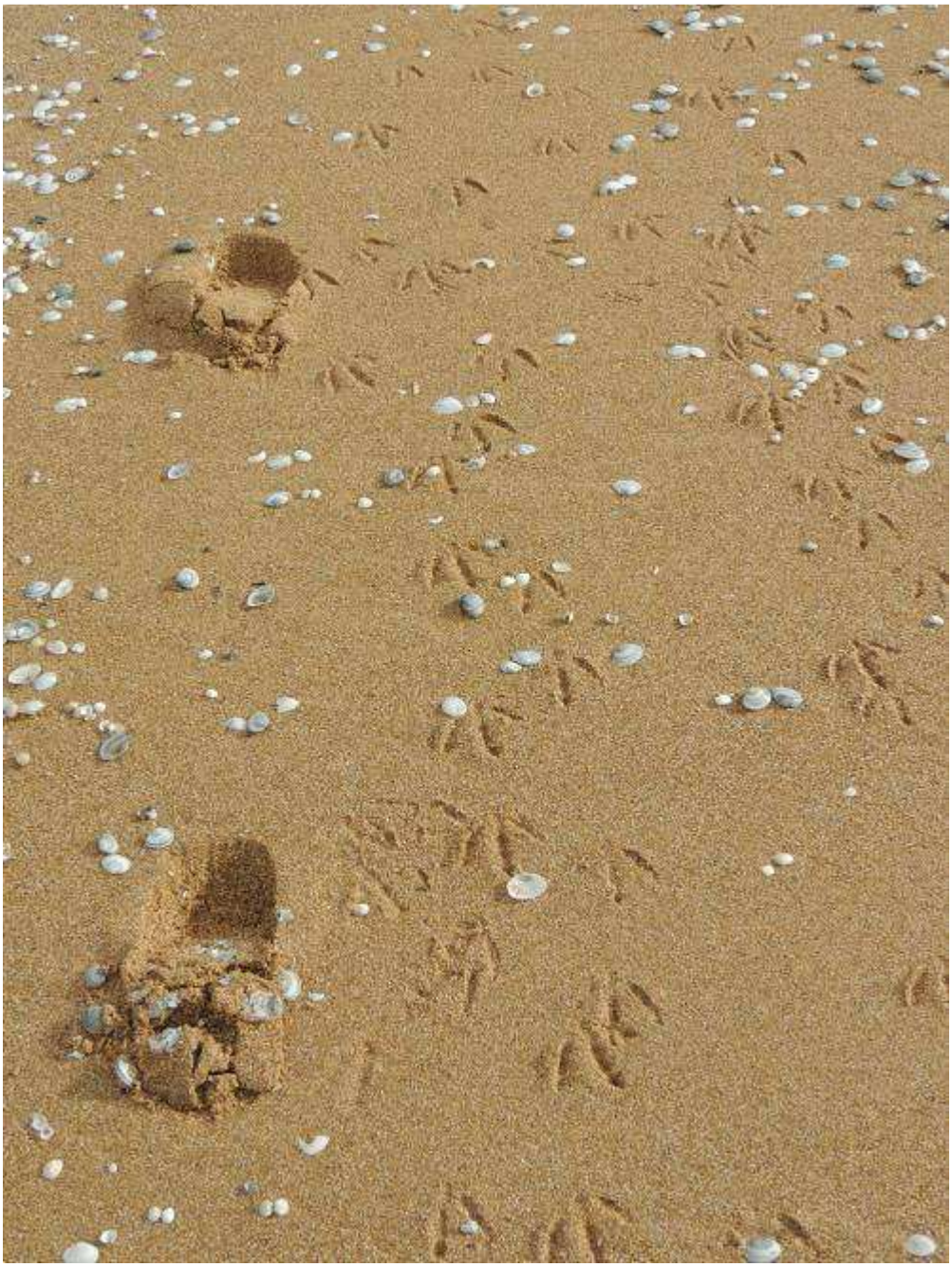
Hiroshima, Nagasaki, Tahiti, Fukushima…Ah!… À qui le tour ?
Les cris résonnent à travers la planète qui s'affole.

Marie-Noëlle HÔPITAL (France)

L'écho de l'étroit chemin

Mars 2015 – http://letroitchemin.wifeo.com

Sélection : thème "le cri"



Écrivain public

Le premier jeudi de chaque mois, je deviens Écrivain Public, comme Dora dans le film Gare Centrale réalisé par Youssef Chahine. Dans une salle communautaire de mon arrondissement, je reçois des gens de tout âge faisant appel à mes services pour écrire, qui à son père, qui à son fils, qui à son député. Ils me soumettent leurs idées et je rédige la lettre souhaitée.

Aujourd'hui par exemple, on m'a demandé d'annoncer la naissance d'un enfant, de remercier une aide-soignante pour les soins prodigués à une vieille dame et de féliciter un couple qui célèbre son cinquantième anniversaire de mariage.

Vers quatorze heures, une dame vient vers moi, demande si elle peut s'asseoir et enlève son manteau.

Sur la table
ses doigts aux ongles rongés
pianotent l'inconfort

Dominique n'a jamais douté de l'intégrité de son père, dit-elle, un homme aimant et attentif, qui plus est, un gérant de banque respectable.

Au décès de celui-ci, Louise sa puinée, perturbée à la vue de ces doigts inertes entourés d'un chapelet, exaspérée par les éloges dont on encense la dépouille, explose et révèle à la famille que cet homme dans son cercueil était un père indigne, qu'il a abusé d'elle dans son enfance.

Silence de mort dans le salon funéraire Le clan se divise : ceux qui croient Louise, ceux qui ne la croient pas… majoritaires ceux-là. La jeune femme fait cela pour se rendre intéressante, attirer la sympathie, prétendent-ils. Un honorable financier, quand même.

Dominique et sa mère sont convaincues que Louise est mythomane.

Et Louise se suicide à la mi-trentaine, « une nature dépressive cette Louise, instable depuis le tout jeune âge ! ». Dominique cultive cette certitude pendant trente ans.

Cependant, depuis quelques semaines, elle est ébranlée par certaines révélations. Une vague appelée « Agression Non Dénoncée » déferle en effet sur le pays, créant un véritable tsunami. Et si Louise avait dit vrai… Dominique ne dort plus, elle ne mange plus, elle a une boule dans la gorge.

Dans son cartable
écrit en rouge souligné
le mot père

Dominique se demande même à qui Louise aurait pu se confier ; aurait-on cru une fillette de sept ans qui parle de mains d'un papa qui la frôlent et d'attouchements qui la mettent mal à l'aise ?

Est-ce mon allure d'ancien curé et ma chevelure grisonnante qui me valent les confidences de cette dame ? Peut-on par l'écriture, réparer ? Mais réparer quoi ? Comment ma plume pourrait-elle alléger son fardeau ?

- « Pouvez-vous m'aider à libérer ma conscience, à rédiger une lettre que je déposerai sur la tombe de Louise lui demandant pardon ? »
- Je veux bien essayer Dominique, mais je ne suis qu'un écrivain public. »

De la garderie
montent des cris de joie
dehors la neige

Six heures. La salle est presque vide, les enfants sont retournés dans leurs foyers. Je range ma paperasse et mon dictionnaire, décide de rentrer à pied. Les premiers flocons de décembre chatouillent ma figure, recouvrent la grisaille de l'automne.

Et je pense à ma femme, à mes filles, à ma sœur.

Céline LANDRY (Québec)

Brigitte Briatte : Nuages, montagnes, immensité

Brelan de cœur

Fumée d'usine
dans l'aube glaciale
envol de corbeaux

25 décembre 2014, 8 h. du matin.

Moi c'est Karl. J'ai fait les Lettres – il y a longtemps – et en ce moment gagne ma vie comme DJ au « Suicide Circus ». Peut-être suis-je un peu vieux pour ce job mais j'assure : la musique, la scène off et l'underground, ça me connaît ! Chez nous au club : techno à plein régime jusqu'au bout de la nuit et une faune déjantée qui carbure à l'alcool et autres produits moins licites (qui se dealent aux WC)… Paul – le patron – ferme les yeux tant qu'il n'y a pas scandale ou bagarre.

C'est qu'il faut bien s'éclater la tête, l'endroit étant plutôt glauque, coincé qu'il est entre la Karl Marx-Allee (Stalinallee entre 1949 et 1961, imaginez !) et la Warschauerplatz, c'est-à-dire dans un fouillis de ponts, poutrelles, gares, voies ferrées, fabriques, entrepôts, hangars, briques, métal, planches, grillages, etc. !!…
Bon, je ferme la boîte et pars voir mon pote Heinrich…

Oberbaumbrücke –
parmi les bouteilles vides
un clochard endormi

Heinrich est l'artiste de notre trio. Il donnait dans la peinture et s'en sortait plutôt bien, mais depuis la chute du Mur, il n'a cessé de dégringoler la pente. Comme si quelque chose s'était cassé en lui aussi et qu'il lui manquait un contenant. En général il zone du côté de l'East Side Gallery, en face de la statue de l'ours à deux cœurs, observe les touristes qui mitraillent ses graffitis, et en vend parfois quelques copies.

Heinrich a toujours eu la révolte au ventre et la sensibilité à fleur de peau… Pendant des années il a été le leader de notre mouvement. Le verbe percutant et les images choc, il savait mieux que personne galvaniser les camarades ou organiser une manif.

Jusqu'à la mort de S., abattu alors qu'il tentait de franchir le Mur. Heinrich ne s'en est jamais remis et dès lors a perdu goût à la vie, flambé les quelques sous que lui ont laissé ses vieux et s'est mis à picoler…

Maintenant il est sans toit et sans fric… Les prix ayant pris l'ascenseur et les nantis de l'Ouest envahi nos quartiers, difficile pour des petites gens comme nous de se loger et de nouer les deux bouts. Alors lui il squatte un pont, l'Oberbaumbrücke, tout près de ce qu'il reste du Mur…

Chaussettes en yak
pour lui tenir chaud au cœur –
poor lonesome bobo

Celui de nous qui s'en sort le mieux – socio économiquement parlant – c'est Werner. Licencié en économie, il travaille depuis plusieurs années dans la finance, occupe un poste important et gagne grassement sa vie. Il crèche dans 200 m² à Prenzlauerberg – un quartier de notre Est berlinois en boboïsation croissante – possède quelques œuvres d'art mais a divorcé déjà deux fois, n'a pas l'air très heureux et semble s'éteindre à petit feu.

On ne se voit plus beaucoup, mais sûr que si je lui téléphone, il va nous inviter pour une Currywurst[1] et un Glühwein[2] au Gendarmenmarkt[3], ne serait-ce que par provocation !…

Notre amitié date de l'époque estudiantine, lorsque nous étions tous trois d'actifs dissidents qui voulaient faire tomber le Mur…

Aujourd'hui s'attaquer au néo-libéralisme est une autre paire de manches !…

Quoi qu'il en soit, on ne désarme pas : à défaut de savoir comment et contre qui se battre, on résiste !…

« Fermé pour Noël »
sur la poignée de la porte
un corbeau proteste

Jo(sette) Pellet (Suisse)

---

[1] Saucisse au curry, spécialité berlinoise très populaire en Allemagne
[2] Vin chaud, très populaire pendant la période des fêtes de fin d'année
[3] Place du Marché des Gendarmes, où se tient un marché traditionnel de Noël, le plus spectaculaire de Berlin

Encore un dimanche

Elle m'attend, en ce dimanche de neige.

Comme chaque dimanche, pluvieux, lumineux, elle attend, dans la chambre blanche, allongée sur le lit.

Un lit étranger qui, au fil des années, est devenu son compagnon, fidèle gardien des mouchoirs en coton, chaussettes de laine, papiers griffonnés, lettres froissées et autres petits riens indispensables.

Un peu froid-
Remonter sur elle
la couverture

Je m'assieds sur le fauteuil destiné aux visiteurs. De la table de chevet encombrée émane l'odeur de son parfum préféré, au nom très parisien. Un flacon qui se vide, qui s'évapore, avec le temps.

L'après-midi s'écoule doucement, ponctuée de paroles, de silences, de regards. Elle me demande des nouvelles, elle en a si peu. Elle dit des choses, maintes fois répétées. Elle égrène ses souvenirs, déjà connus. Je m'abandonne à sa voix frêle qui berce mes quarante ans.

Le jour décline. J'embrasse sa joue ridée. Elle me regarde partir, agite un peu la main. Derniers sourires, avant de m'éloigner.

Le lendemain, la neige recouvre tout. Le calme règne au jardin. Pas même un chant d'oiseau.

Il est encore tôt quand le téléphone sonne. Il suffit de quelques phrases, de quelques mots, pour dire l'inéluctable. Le moment tant redouté est là, au bout d'un fil.

Alors, le cri s'élève, dans l'estomac, les poumons, la gorge, puis meurt entre les lèvres. Cri silencieux, infini, qui réclame… un dimanche ! Encore un dimanche !

Pommes cuites-
Leur parfum niché au cœur
de l'hiver

Isabelle YPSILANTIS (France)

L'écho de l'étroit chemin

Mars 2015 – http://letroitchemin.wifeo.com

Sélection : thème "le cri"

Le cri

Sur la page blanche, une vieille femme dessine de petits traits noirs, avec soin et méticulosité. Au fur et à mesure, des formes apparaissent. Par la fenêtre se profile un clair soleil d'hiver. La lumière aveugle la blancheur de la feuille, accentuant le relief des noirs bâtonnets.

Asile de vieillards -
le grand-duc hulule plus fort
lorsque vient le soir

L'enfant est sur le point de naître. Dans la salle d'opération, les murs blanchis à la chaux reflètent les néons incandescents. C'est alors que paraît enfin, diaphane et fripée, la fille première-née. L'aube dévoile l'éblouissement des corps entremêlés, et découvre à leurs regards émerveillés les premières lueurs du matin. Dehors, il neige.

Un murmure cristallin
naît dans un duvet floconneux –
point du jour

La vieille femme entreprend une longue marche dans la montagne. Dans les contours hachurés des pentes boisées se dissimulent çà et là quelques points clairsemés. Les flocons tourbillonnent et les traces s'effacent. Les lignes deviennent des pointillés au seuil de l'obscurité qu'offrent les grands sapins. Disparaît également le feuillage des branches qui ploient, chargées de ce duvet argenté. Dans la moiteur du silence, on n'entend plus que de brefs soupirs comme une respiration vite étouffée pour ne pas ternir le paysage immaculé. Une silhouette s'éloigne à pas comptés et menus, le dos courbé, comme une virgule sur la page blanche.

Claire immensité -
mêlés dans un même souffle,
premier et dernier cri

Nicole POTTIER (France)

L'écho de l'étroit chemin

Mars 2015 – http://letroitchemin.wifeo.com

Sélection : thème "le cri"

Le cri du héron

Inhabituel
Le cri strident d'un oiseau
Au-dessus du toit

Le cri singulier me fait lever la tête et j'aperçois un héron qui, pattes allongées, tête rentrée dans les plumes, bat calmement des ailes. Cette sérénité apparente contredit la violence du cri qui n'a rien d'harmonieux.

J'ai souvent vu passer des hérons mais c'est la première fois que j'entends leur cri. Qui appelle t'il ainsi ? Je ne connais rien aux mœurs de ces oiseaux, wikipedia consulté m'apprend que le héron crie pour défendre son territoire. Ce serait donc un cri de guerre. Il se dirigeait vers le marais qui jouxte la plage ; qu'a t'il bien pu voir de là-haut ? Un traître aurait-il occupé son nid ?

Une heure plus tard, alors que je descends me promener avec mon chien sur la plage, j'aperçois mon héron au bord de l'eau.

Perché sur une patte
L'air tranquille et mystérieux
La guerre est finie ?

Annie BÉCOUARN (France)

L'écho de l'étroit chemin

Mars 2015 – http://letroitchemin.wifeo.com

Sélection : thème "le cri"

L'écho de l'étroit chemin

Mars 2015 – http://letroitchemin.wifeo.com

Sélection : thème "le cri"

La spirale

Marche solitaire
une trouée bleue s'élargit
au bout du chemin

Ce matin encore, un vent glacial tord les pins maritimes. L'homme blessé approche du grand dolmen[1]. Pas âme qui vive. Pas même un rouge-gorge folâtrant de buisson en buisson, l'air est trop rude. Sous le soleil froid, les fleurs d'ajoncs lancent leurs humides éclats.

De-ci, de-là, des brindilles jonchent le sol. L'homme se baisse péniblement pour les collecter. Il les dépose dans son panier, près de feuilles vernies et de graines de ruscus cramoisies. Il pense à elle. Elle qui l'attend, qui ne marchera plus dans la lande à ses côtés. Il se redresse avec précaution de peur de perdre l'équilibre, mais réfrène soudain un cri. Son genou douloureux lui tire une grimace. Depuis quand porte-t-il en lui cette tristesse ?

Prenant appui sur une pierre dressée, il suit un instant la course des nuages. Léger tournis. Ses poumons brûlent, sa peau picote, son corps s'engourdit.
Avancer, avancer encore, sentir la vie s'écouler dans les veines.

Face à lui, s'incurve à découvert l'allée sépulcrale du dolmen. Loin du monde, respirant lentement, il s'imprègne du mystère des lieux. Se ressourcer, puiser l'énergie des ondes qui montent du sol et des pierres moussues.

Rasséréné, il se met au travail. Patiemment, il aligne les boules de ruscus. La terre sent l'humus, il savoure ce moment d'intimité. Graine après graine, il dessine une spirale ouverte à l'extrémité du dolmen.

Passage du temps
sur la dalle terminale
une pierre en moins

Recueillement. Peu à peu, l'homme sent une douce sérénité le submerger.

Cordon entre l'édifice sacré, la terre des ancêtres et lui, la spirale rouge déroule sa courbe au soleil.

Danièle DUTEIL (France)

À mon ami Roger DAUTAIS, artiste de land-art.

1. Dolmen de Luffang, Morbihan.

Balade au centre bouddhiste Urgyen Samye Chöling

Campagne de Dordogne. Sous un ciel gris tombant jusqu'au sol, se révèlent les bâtiments d'une retraite bouddhiste close. Aucun moine ni de passant, en dépit d'allées soignées et de rideaux en dentelle aux fenêtres. Entre les arbres, frissonnant doucement, des drapeaux agitent des mantras tibétains aux coloris de l'espoir : verts, jaunes, blancs, rouges, bleus…

Le vent monotone
chante l'aube du dernier automne ;
moulins à prières.

Derrière une haie de thuyas et de bambous, se dissimule une mare en forme de larme, ceinturée d'une bordure moussue.

Entre pierres et feuilles mortes,
patiemment, les poissons rouges
attendent les moustiques.

Saisi par la fraîcheur, s'asseoir un instant sur un banc vermoulu, près d'un cairn de galets et de calcaire sculpté par l'eau du fil du temps. Non loin, le pépiement d'oiseaux répond à des gloussements indistincts.

À l'ombre d'un stupa,
indifférent aux grenouilles,
médite un étang.

Yann QUÉRO (France)

Sélection : thème libre

Enfance

sinon l'enfance
qu'y avait-il alors
qu'il n'y a plus ? (1)

Je me souviens du grand poêle de la salle de classe et de la joyeuse corvée de bois. (2)

Je me souviens de toutes ces filles dont j'étais amoureux mais que, trop impressionné par leur beauté, je n'osais aborder.

Je me souviens des premiers pas de l'homme sur la lune alors que nous étions à Paris, pour la première fois, nous aussi.

Je me souviens du vendeur de tapis qui passait de maison en maison, l'épaule lourdement chargée.

souffrance étrange
mourir de nostalgie
pour je ne sais quoi

Je me souviens de la finale de la coupe du monde de football et de la victoire de l'Allemagne, ou plutôt de la RFA, contre les Pays-Bas.

Je me souviens des jeux olympiques de Montréal et de l'immense foulée du cubain Alberto Juantorena sur 400 et 800 mètres.

Je me souviens d'un match de foot entre copains, où j'avais marqué plusieurs très beaux buts, mais tous contre mon camp ! (et de la colère de mes partenaires !)

Je me souviens de l'odeur de crème chauffante dans les vestiaires, avant le départ.

Je me souviens de l'alambic et des vapeurs de schnaps. (2)

Je me souviens de l'odeur de regain, les soirs d'été, qui me rappelait la tisane.

Je me souviens de la poussière dans la gorge quand nous sautions pour tasser le foin.

Je me souviens qu'on jouait à cache-cache dans la paille entassée dans la grange du voisin.

Je me souviens de l'odeur de suif des moutons, dont on attrapait la laine à pleines mains.

Je me souviens de nos vêtements sentant la fumée quand on brûlait un tas d'herbes sèches.

passée
ne subsiste que son parfum
la passante

Je me souviens d'avoir, avec mes parents, traversé un pré avec des herbes plus hautes que moi, et de ma peur de m'y perdre.

Je me souviens qu'on s'asseyait le soir sur le banc et qu'on regardait le coucher de soleil en écoutant siffler le merle dans le poirier d'en face.

Je me souviens que j'adorais ces moments d'entraide entre nous, lorsque nous faisions nos devoirs de maths.

Je me souviens de la classe en délire, nous soutenant aux cris de « Allez les verts ! Allez les verts ! » lors du tournoi de hand au collège.

Je me souviens de la moustache du docteur dont le nom signifiait « qui hait le diable ».

Je me souviens de mon grand-père me disant, alors que je l'aidais à piocher la vigne, de ne pas avoir peur de casser le manche de la pioche.

Je me souviens qu'il fallait débrancher l'antenne de la télévision avant chaque orage.

Je me souviens du vieux scooter « Manurhin » de mon père, qui traînait dans le jardin, et que j'ai voulu démonter pour en comprendre le fonctionnement.

Je me souviens de la pelouse toute jaune, derrière la maison, l'année de la canicule.

Je me souviens que je lançais la balle contre le mur pendant des heures, en plein soleil.

Je me souviens que mon père traçait une croix avec la pointe du couteau, sous le pain, avant de le couper.

tant de choses
dont je me souviens…
puits sans fond

Je sais que chaque fois que j'entends « Imagine », de John Lennon, cela me fait quelque chose. (2)

Je sais qu'il n'y a pas de session de rattrapage : ce que je n'ai pas vécu, je ne l'ai pas vécu.

Je sais, que de l'enfance, je ne guérirai jamais complètement.

Michel BETTING (France)

---

1. Dans *Éloges* de St John Perse.
2. De Germain Rehlinger dans *l'Écho de l'étroit chemin* n°12.

L'écho de l'étroit chemin

Mars 2015 – http://letroitchemin.wifeo.com

Sélection : thème libre

Haïbun de la colline

Chacun de mes pas
en haut de la colline
invente l'horizon

Il y a bien longtemps, je lisais à mon fils un petit livre dont le titre "Derrière la colline" évoquait un jeune enfant qui ne cesse de demander à sa mère ce qui se trouve derrière la colline.

- Derrière la colline, lui répondait-elle, il y a une autre colline.

Puis elle reprenait le fil de son histoire du soir mais l'enfant l'interrompait et réitérait sa question avec insistance.

- Maman, qu'y a-t-il derrière la colline?
- Derrière la colline, il y a une autre colline.

Ainsi successivement, toutes ces collines, toutes ces questions qui n'en finissaient pas.

Elle ne semblait nullement surprise, ni agacée et possédait le calme même, celui de douces pentes qui se répètent à l'infini.

Dunes
se font et se défont
au rythme de la mer

Me vient alors à l'esprit dans l'aire de l'enfance le souvenir de dunes immenses, une mer de sable où j'étais partie m'aventurer pour voir ce qui se cachait derrière…

Dunes sahariennes qui s'offraient à perte de vue. Au bout du monde tout est affaire de lumière.

J'arpentais sans le savoir le "calvaire des dunes" et je n'étais pas au bout de mes peines.

Encore un pas, nous serons au sommet me disais-je et nous la verrons enfin et nous entendrons son murmure…

La mer
sous un ciel solitaire
je la rêve pleine

Sélection : thème libre

C'est sans liens que j'avançais avec ténacité dans ce paysage lunaire.

Bordures à saisir, frontières à venir, lignes d'horizon à franchir…sur le long chemin qui mène à toi.

À présent tout se mélange : la dune la mer, un seul flot rythmé jusqu'à mon propre nom qui signifie petite colline en occitan.

Viennent sur moi les versants confondus, les larmes retenues.

Aucune main –
la route est incertaine
au bout de l'horizon

L'ici, l'ailleurs et le lointain, tout se retrouve.

J'étais une pente, une douce colline et j'allais vers la mer… et plus loin encore.

Comme la plainte, le chant qui se disloque.

La perte, l'infini, les mêmes larmes. C'est comme un adieu.

Seule dans ma nuit
quand la mer se retire –
la lune demeure

Catherine NOGUÈS (France)

Coup de cœur

par Monique Leroux Serres[1] et Monique Mérabet[2]

Le cri, de Nicole Pottier

Ce texte magnifique capte l'attention et l'émotion du lecteur dès les premiers mots : une vieille femme qui dessine, calligraphie un mystérieux message, éveille notre curiosité.

La scène d'hiver initiale est accentuée par le décor de mouroir évoqué dans le premier haïku, et le sinistre hululement, cet avertissement que capte mieux le vieillard au soir de son existence.

Puis on bascule soudain vers le premier cri d'un nouveau-né, ce « *murmure cristallin* » qui nous plonge au cœur même de la fragilité de l'existence. Tout est suggéré en délicatesse. Il est question de duvets, de flocons et de soupirs.

Fascinante beauté de ce récit hiératique, de ce raccourci mêlant « *premier cri et dernier cri* » dans le haïku final. On voyage, en légèreté, de la mort à la naissance, de la naissance à la mort. Sans soulignement tragique, la vie, comme un dessin, apparaît puis s'efface.

On baigne dans une atmosphère de blancheur avec ces expressions « *blancheur de la feuille… murs blanchis… blancheur du matin… pause blanche… blancheur du silence… blanche immensité*… » qui éclairent la prose aussi bien que les haïkus d'une lumière un peu diffuse, d'une aura diaphane pour mieux suggérer tout ce que la vie a d'éphémère et d'éternel à la fois.

La dernière partie rappelle cette coutume de l'ancien Japon, qui veut que les vieillards devenus bouches inutiles, soient abandonnés à la solitude de hautes montagnes. Comment ne pas penser à ce film (japonais lui aussi), palme d'or au Festival de Cannes de 1983 , *La ballade de Narayama* !

La vieille femme, qui est encore le bébé qu'elle fut, entre dans le paysage qu'elle dessine, s'éloigne, puis, petite virgule, s'efface dans le blanc de la neige, du papier. On pense aussi au conte : *Comment Wang-Fô fut sauvé* de Marguerite Yourcenar, où l'artiste disparaît en barque dans la fresque qu'il a peinte.

Le cheminement vers l'anéantissement, celui de notre destinée humaine, est sereinement consenti.

Ce court texte, où l'on trouve quelque chose de l'essence du haïbun dans son inspiration originelle de récit de voyage, réussit à mêler la vie, l'art, et l'écriture.

Monique LEROUX SERRES et Monique MÉRABET, 6 Mars 2015

Coup de cœur

par Germain Rehlinger[3]

Le Cri muet, de Lise-Noëlle Lauras

La nuit garde encore la main sur le paysage et peut-être aussi sur le personnage. Un climat de crainte, de méfiance s'installe par la description du paysage, des villes, de la physionomie du « héros ». Dans le texte *l'hiver s'encre* et s'ancre et peu à peu on comprend qu'il s'agit d'une errance vers la rédemption, de la fuite d'un évadé. Solitude, silence traversés des rencontres avec quelques travailleurs taiseux. La marche *rythme son temps, l'espace devant lui devient la mesure de sa vie.* Peu à peu il prend conscience *qu'il se sent libre* et *en lui se réorganise une autre perspective.*

Il a été mauvais garçon, *ses coups il les fait en douce,* a fait de la prison, *pris pour un autre.* On en apprend un peu sur ce meurtre, son accusation, *puni pour les autres, incapable de se défendre.*

Puis c'est Rouen, une vie de SDF, et enfin Le Havre, une dernière peur à la vue de la police maritime avant l'embarquement sur un cargo vers *une vie neuve.*

Dans la très belle scène finale, il change d'habits et se dépouille de son ancienne vie comme un pèlerin arrivé à Saint Jacques de Compostelle.

De la poésie se dégage du vocabulaire assez âpre, qui convient parfaitement à l'histoire et les haïku confirment cette ambiance dure : *Cris des oiseaux/ ciel noir d'ailes et de plumes…*

D'emblée j'ai été séduit par l'originalité du sujet : une cavale avec une seconde chance pour le fugitif. J'ai pensé à un livre d'Erri de Luca, qui débute aussi par une fuite. Par le sujet et le style, ce haïbun est novateur par rapport à beaucoup de textes.

Germain REHLINGER

1.. *Monique Leroux Serres* : Professeure de Lettres. Publie en 2007 *L'alphabet à l'ombre de ma mère* (L'Harmattan). Elle étudie le haïku avec Madoka Mayuzumi à la Maison de la Culture du Japon. Participe au «Kukaï de Paris», à la revue *Gong* de l'AFH et à la revue *L'écho de l'étroit chemin* de l'AFAH (articles, entretiens, recensions) dont elle est administratrice. Elle préface plusieurs ouvrages, est publiée dans différentes autres revues de poésie et plusieurs anthologies de tanka, haïkus et haïbun. Dernier recueil de haïkus : *Jour au petit point*, (Pippa, 2013).

2. *Monique Mérabet*, ex-professeure de mathématiques, écrit depuis plus de vingt ans poèmes, nouvelles, contes, (*Lunes*, Assoc. Les ADEX, coll Tipoèmes, 2009 ; *Mésattente*, Flammes vives, 2010 ; *L'arbre chanson*, Surya, 2010) ; propose des animations en écoles et bibliothèques, accompagne des classes à PAC, réalise des ouvrages collectifs et expositions. Également passionnée par les formes courtes du haïku et du haïbun. Ses derniers recueils, chez L'iroli : Les *Mathifolades*, 2006, Trois *feuilles sur la treille*, 2012 (coécrit avec Janick Belleau et Danièle Duteil).

3. Germain Rehlinger : Voir p. 46.

Hors sélection - Haïbun lié

Les « grelots »

Je marche depuis longtemps. Le soleil, *à* son zénith, chauffe les bourrelets de lave. La mer déploie de gros rouleaux turquoise propulsés en gerbes d'écume vers un ciel sans nuages. Long fracas, suivi d'un calme relatif.

Encore quelques photos, en rafales, pour mieux fixer l'instant.

J'ai soif. Mes cheveux sont poisseux. Mes semelles collent à la roche brûlante. Une nouvelle fois, je trébuche.

Là, au loin, entre deux rochers, le paille-en-queue ! Il se dirige vers moi. Non, pas un, deux paille-en-queue. Quelle grâce ! Ce cri… Est-ce le leur qui domine le tumulte des flots ? Ils volent si haut ! Pour les atteindre, zoomer au maximum, zooOO…

Rencontre cuisante
ah ! un instant se reposer
sous les filaos

(D. D.)

Ne rien dire au chat
dans le silence des feuilles
la *chipèk* assise

La *chipèk*, la sauterelle, s'envole dans mon rêve. Ah ! Ça vole, donc, une sauterelle ?

La voilà qui se pose sur moi, juste au creux de mon cou. A priori, rien d'effrayant. Je ne suis pas herbe tendre de la dernière pluie ; je ne suis pas limbe-chlorophylle.

Mais la voix, en sourdine… celle du chat peut-être ? me souffle qu'il est impératif de la chasser, cette entité, devenue maléfique, ce vampire accroché à ma chair.

Gestes de la main, contorsions. Mes doigts agrippent une patte chitineuse, un peu coupante.

Je tire et la bête résiste. J'ai l'impression de lutter contre un ectoplasme élastique qui m'aspire, qui va me faire basculer du mauvais côté de la nuit…

Déjà, la désorientation, le sentiment désagréable que mon oreiller se trouve maintenant au pied du lit. Je ne veux pas y aller ! Jamais !

Mon hurlement silencieux (ne pas réveiller la maisonnée, surtout !) me fait émerger du périlleux *vavangaj** ; j'occupe la diagonale du lit…

Je me retourne. Rendormie.

* *vavangaj* : vagabondage, errance

(M. M.)

– « Froissez la feuille en fermant les yeux et respirez à fond », conseille-t-il.

Le parfum capiteux du géranium rosat envahit mes narines, je reprends mes esprits.

Longtemps après, à maintes encablures de ces lieux, l'essence odorante demeure accrochée à mes doigts.

« Mare-Longue », signale une balise au bord du sentier forestier. Le chemin s'enfonce au cœur d'une végétation séculaire.

Fraîcheur relative, sous la canopée. De ces oiseaux inconnus seuls les chants parviennent à mes oreilles. Impossible de les apercevoir à travers l'épaisseur des hauts feuillus. Je me réjouis des noms pittoresques inscrits sur les petites pancartes : « bois de pomme » aux énormes racines, « joli cœur » aux senteurs de carotte… Partout, un enchevêtrement de lianes. Et toujours ces oiseaux qui semblent me narguer de leurs sifflets mystérieux.

La boucle de randonnée s'achève au milieu des fougères dressées dans l'obscurité naissante. Vite, regagner la côte en traversant les vastes plantations.

Plus un seul bruit de machette. Les ouvriers agricoles ont rejoint le logis. Dans l'ombre, les tiges ploient sous le vent marin, mais l'air est encore lourd. À l'horizon, le soleil finit de descendre. Il met un temps fou à sombrer dans l'Océan.

Nuit tropicale
la longue plainte des criquets
dans les champs de canne

(D. D.)

Je pense aux *grelé,* aux grelots comme disait mon père pour désigner cette espèce de grillon champêtre. La langue créole se plaît à jouer avec les mots du français, à les embellir d'une image, d'une assonance, d'une résonance.

Soir de novembre. J'écoute les grillons. Ils s'étaient tus depuis trop longtemps. À quoi ressemblent-ils déjà ? Je ne sais plus trop. Ils ne sont pas faciles à repérer au jardin, ces champions du camouflage couleur de terre. Peut-être cette bestiole noire au corps arrondi, venue se noyer dans un bol ?

Je ne les vois pas. Mais je les entends en ces nuits des prémices d'été. Il me plaît de me dire qu'ils sont arrivés chez moi, la citadine, enrobant quelque plant, quelque bouture prélevés aux parterres familiaux. Qu'ils m'ont été transmis en héritage.

Leur grésillement fait naître mille étoiles en mon cœur. Vibration qui me ramène aux jardins créoles de l'enfance, aux champs de canne à sucre arpentés avec mon père.

Souvenirs.

Et l'écho que m'apportent les amis de passage : un autre regard, d'autres mots pour dire l'île natale, pour capter les infimes murmures qui ont tissé mon âme, qui l'ont intimement liée au caillou de basalte arrimé en plein océan.

J'écoute les chants du temps longtemps, du temps passé, de la journée qui finit en bref crépuscule.

Cependant que le monde se passionne pour une traînée de poussières de l'espace, pour un chimérique enregistrement de sons venus d'ailleurs.

Passage de comète
Les radios transmettent
Un gargouillis de robot

L'orbiteur a pour nom Philae. Il est « intelligent », nous clame-t-on.

Entendra-t-il le chant des étoiles ? Comptera-t-il les petits cailloux de l'astéroïde ? Sait-il que tout tourne dans une valse cosmique perpétuelle et qu'il tourne avec elle ?

Y a-t-il des *grelé* sur la comète 67 P ?

(M. M.)

Danièle DUTEIL (D. D.) / Monique MÉRABET (M. M.)

Appel à haïbun

L'écho de l'étroit chemin n° 16, juin 2015, *échéance : 15 mai 2015)*

- *La lumière*
- *Thème libre*

L'écho de l'étroit chemin n° 17, sept. 2015, (*échéance : 15 août 2015)*

- Les couleurs
- Thème libre
-

L'écho de l'étroit chemin n° 18, déc. 2015, *échéance : 1er nov. 2015)*

- La rue
- Thème libre

Et toujours la possibilité d'écrire un haïbun lié, à deux ou plusieurs voix.

Toute participation vaut autorisation de publication.

Appel à haïkus

Mur Haïku

Pour les *journées Butô-haïku* de la Médiathèque Grain de Sel de Séné (agglomération de Vannes), du 19 au 22 mai 2015 : *3 haïkus inédits* par personne sur le thème du ressenti corporel (sensations agréables ou désagréables). *À adresser avant le 10 avril* à : *danhaibun@yahoo.fr*

Programme de la semaine
Sensibilisation au haïku, ***balade Butô-haïku, exposition des haïkus reçus*** et des *haïga* (Ion Codrescu) illustrant le recueil *Au bord de nulle part*, haïku, senryû, tanka, de Danièle Duteil, éditions Pippa, septembre 2014 ; *dédicaces, lectures.*

Appel à tanka-prose

Concours

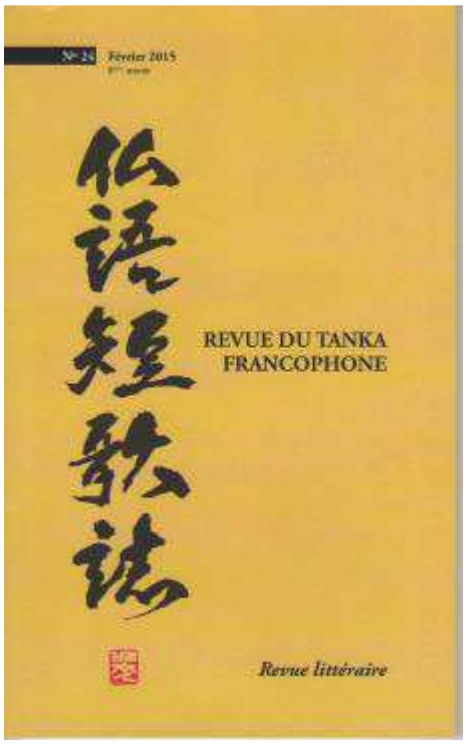
Concours de tanka-prose

organisé par la Revue du Tanka Francophone et l'AFAH, à l'occasion du Festival international de tanka, qui se déroulera à Martigues du 9 octobre au 11 octobre 2015. *Un tanka-prose, thème libre*, par participant.e, 3 pages au maximum à envoyer avant le 1er juillet 2015 simultanément à : editions.tanka@gmail.com ET danhaibun@yahoo.fr.

Indiquer en objet : Concours tanka-prose Festival 2015

Entre les pierres
j'approche une oreille
quand tombe le soir
j'y capte la voix d'une terre
que l'on croit muette

(Tanka de *Salvatore Tempo*,
RTF n° 24, février 2015)



Articles

Haïbun, par Gerd Börner[1]

Traduction de Germain Rehlinger[2] et Klaus-Dieter Wirth[3]

Cette contribution essaie de récapituler rapidement les caractéristiques japonaises d'origine du haïbun ainsi que les particularités et recommandations d'écriture concernant l'évolution ultérieure du haïbun, ceci dans son utilisation globale et la reproduction du genre.

Termes

Au début du 17e siècle, le haïbun fut révélé comme genre autonome du haïkai. Haïbun est une contraction de « *Haïkai no bunshô* » et signifie « prose d'un poète de *haïkai* », soit concrètement : la combinaison littéraire de prose et d'un ou plusieurs hokku, en poésie chaînée (le haïku ne sera introduit que plus tard par Shiki comme genre autonome et intégré en tant que tel au haïbun).

Le mot « haïbun » a aussi un lien avec des œuvres plus longues, comme le journal littéraire (*Nikki bungaku*), les notes de voyage (*kikôbun*) des poètes de haïkai.

En tant que genre, le haïbun fait partie des « linked forms », des poésies chaînées, qui dans ce cas spécifique lient prose et *haïkai*.

Malgré l'adaptation du haïbun traditionnel à notre compréhension moderne, dans la forme et l'esthétique, la communauté internationale du haïbun s'en tient à la dénomination « haïbun », car il n'existe pas, dans les littératures nationales, de forme en prose adéquate. Épopée, conte, nouvelle, récit en vers, « prose miniature » entre autres ne sont pas des haïbun.

Racines

La « littérature Zuihitsu » fut précurseur du nouveau genre liitéraire haïbun ou celle d'articles courts sur des sujets différents, qui décrit expériences, événements vécus, impressions sous forme de notes littéraires (voyages), extraits de journal littéraire, lettres, essais théoriques sur la littérature et la philosophie, en se focalisant moins sur la forme.

Comme chefs-d'œuvre classiques du Zuihitsu :

- *Makura no sôshi* (*Notes de chevet*) de la dame de cour Sei Shônagon (10e siècle)
- *Hôjôki* (*Notes de ma cabane de moine*) de Kamo no Chômei (1153-1216)

- *Tsurezuregusa* (*Les heures oisives*) de Yoshida Kenkô (1283-1350)
- *Kagetsusôshi* (*Livre des fleurs de cerisier et de la nuit de pleine lune*) de Matsudarai Sadanobu (1758-1829).

Matsuo Bashô fut un des premiers et éminents poètes de *haïkai* et par là même de haïbun de son époque. Son œuvre la plus célèbre est *Oku no Hosomichi* (*La sente étroite du Bout-du-Monde*). Pendant ses différents voyages et randonnées, Bashô prit ses notes dans le style du nouveau genre haïbun. Dans une magistrale alternance d'une prose réaliste, ou sous forme d'esquisses, et de poésie haïku, Bashô expose, dans cette œuvre, l'éphémère de l'existence humaine.

Caractéristiques

Dans son texte, l'auteur d'un haïbun décrit « son monde » vécu ou observé, avec une diversité de thèmes choisis librement dans des événements liés à l'environnement social : épisodes autobiographiques ou du quotidien, pensées et considérations universelles ou religieuses, observations de la nature, impressions de voyage, préfaces, critiques d'œuvres, allusions à des récits d'autres auteurs, lettres à des amis ou connaissances etc.

Aujourd'hui nous ne parlons plus de règles rigides mais recommandons l'ouverture vers les thèmes et les styles les plus variés. Aujourd'hui le texte peut être une pure fiction ou une vision onirique.

Mais prégnance, sincérité et clarté restent les caractéristiques essentielles d'un haïbun réussi. Le haïbun devrait être une composition, qui après lecture, laisse la place à une résonance personnelle.

La prose ne sert pas à expliquer le haïku et le haïku ne prolonge pas le contenu de la partie prose. Les deux parties du haïbun (prose et haïku ou tanka) devraient opérer de façon indépendante, mais se rencontrer à nouveau sur un plan plus large, nouveau, voire inattendu.

Les auteurs de haïbun de langue allemande écrivent majoritairement sur des faits autobiographiques, des épisodes vécus ou observés, ou des événements marquants. En règle générale il s'agit de haïbun présentés dans la « *Basic Unit Form* » (cf suite) et rédigés à la première ou troisième personne. De plus, les auteur(e)s s'en tiennent à 100 ou 200 mots au maximum pour la partie prose.

Toutes les expériences artistiques déterminantes pour le *haïkai* telles que *yoin* (écho, résonance), *makoto* (sincérité), *fueki-ryûkô* (mutation ou son contraire), *sabi* (solitude), *satori* (illumination) etc. valent aussi pour la prose et ainsi pour toute « l'œuvre » haïbun.

Titre et citations

D'un côté l'emploi d'un titre pour un haïbun comporte le risque d'une certaine explication ou d'une orientation dans le sens, de sorte que le texte peut perdre en sincérité. D'un autre côté, un titre semble indispensable aux auteurs pour les séquences longues de prose et haïku, mais aussi pour l'autobiographie et les épisodes du quotidien. Le titre agit alors comme une troisième composante, qui ne se rencontre pas littéralement dans les parties prose et haïku. Mais c'est du titre que naît une idée d'ensemble, qui évite d'avoir à deviner le sens.

En outre on peut discuter de l'emploi de citations. Une citation introduit la partie de prose qui suit. Comme un haïku d'ouverture a aussi cette fonction, l'utilisation de citations n'est à accepter que dans la « forme standard » d'un haïbun.

Style

La prégnance est le véritable procédé de style d'un haïbun. Le texte devrait privilégier le sérieux (aussi dans l'humour) et la vérité, et dans sa construction l'atmosphère, l'ambiance de l'événement. Des images fortes combinées à un choix de mots sonores et à une écriture rythmée apportent le plaisir souhaité au lecteur.

o Basic unit

L'unité formelle d'un haïbun est un texte en prose suivi d'un haïku (basic unit). La variation dans les suites de « basic units » est le procédé stylistique le plus important pour un haïbun.

o Inversion

« Inversion of the basic unit » signifie le renversement dans la suite prose-haïku, c'est-à-dire qu'alors le haïku sert d'introduction au texte en prose et il est possible qu'une deuxième partie en prose prenne la fonction qui revient par ailleurs au haïku : contenir un revirement surprenant.

D'un autre côté le haïku indique déjà des associations que nous ne trouvons pas dans la partie prose.

Une autre forme d'inversion est l'association entre une « inverted unit » (unité inversée) et une « basic unit » par un troisième haïku, ce qui représente à vrai dire une provocation pour le contenu global. Car d'un côté des experts du haïku plaident pour le courage d'intégrer, dans la partie prose, plusieurs vers appelés haïku depuis Shiki (Ruth Franke). D'un autre côté l'emploi de trop de haïku liés est ressenti comme une rupture dans la fluidité du texte et l'enchaînement des associations (David Cobb).

o Sans haïku

Un des moyens stylistiques est l'écriture d'un haïbun sans *haïkai*. L'exemple le plus célèbre est fourni par Bashô lui-même avec « *Bashô o utsusu kotoba* » (*Du repiquage du bananier*) de l'an 1692.

- Sans partie prose

Dans la littérature il y a aussi des exemples où la partie prose est remplacée par d'autres vers (tanka, poésie).

- Juxtaposition

Dans le cas d'une juxtaposition de prose et de haïku pour établir un parallèle interne, une correspondance ou un contraste, la partie prose devrait approfondir l'expérience haïku, et le haïku renforcer le sens de la prose, de sorte que nous soyons en mesure de saisir les enchaînements poétiques et les "combinaisons de senteurs".

- Allusion

L'utilisation d'allusions à des images de poètes et érudits célèbres, du présent et du passé, prévaut comme un des procédés de style préférés. Mais une certaine profondeur dans l'association libre et l'interprétation ne se révèle souvent – comme dans le haïku – que dans l'arrière-plan des expériences personnelles, de l'environnement culturel, voire des références sociales ou religieuses du lecteur. D'autres utilisent comme moyen stylistique la fragmentation syntaxique, l'exagération dans le choix des mots, l'association de blocs thématiques ou de mots dialectaux. Ce style permet encore plus clairement l'expression de sentiments et rend l'événement décrit plus authentique et plus personnel.

- Ellipse

Le procédé stylistique de l'ellipse, c'est-à-dire l'abandon de liens entre mots dans la prose, laisse au lecteur plus d'espace pour l'association libre et le sens. Le haïku peut passer au-delà de la prose et amener le lecteur à se projeter dans un avenir possible de la prose racontée. Le haïbun est considéré comme particulièrement réussi si le haïku, en fin de texte, déclenche un moment de surprise inspirée.

- Humour

Certains auteurs de haïbun contemporains utilisent l'humour comme procédé signifiant. Mais, même chez Issa, le cocasse, le comique, le spirituel n'est jamais superficiel ou frivole. Son humour révèle un sens profond, un pan de sagesse humaine.

- Le haïbun en tant que photo

Sur ce point certains auteurs abordent le haïbun, comme s'ils se prenaient pour un acteur, face à une caméra qui tourne. La caméra ou l'appareil photo n'évalue pas et ne pense pas, mais collectionne des impressions et des images. Les paramètres techniques comme temps d'exposition, choix de l'objectif, utilisation du flash, pour la saisie de l'instant haïku, sont utilisés comme moyen stylistique, et se retrouvent à nouveau dans l'optique de l'événement, dans la multitude des détails enregistrés et dans la prise en compte de la lumière.

- Le reportage

La forme narrative la plus prégnante est ici celle du passé. Elle se passe des allusions et des métaphores. L'auteur renseigne sur le moment haïbun. Il n'essaie pas de provoquer un déclic chez le lecteur, mais décrit l'instant en tant que tel. L'écho d'un haïbun se place ici au centre de l'esquisse en prose et son sens ne sera étendu que dans le haïku.

Modifications et formes du haïbun

Un **« Tanbun »** est une composition caractérisée par un haïbun (très) court avec un tanka avant ou après la prose… Pendant un temps cette composition fut appelée « Tibun » (*tiny haïbun*). Kenneth Leibman, directeur de la publication de la revue américaine de haïku *Frogpond*, recommanda le nom *Tanbun*, car il signifie en japonais « petit morceau » ou « petite composition » ; il est aussi traduit par « poème succinct en prose » (« *terse prose poem* »), mais il devrait fondamentalement être considéré comme relevant du genre haïbun. De plus en plus d'auteurs s'essaient avec succès à cette forme particulière de haïbun avec une partie prose très courte, qui peut ne contenir que peu de phrases ou même une seule phrase.

Le « Gembun » est formé de l'association d'un seul mot et jusqu'à une phrase avec un haïku final pouvant avoir jusqu'à quatre vers. En outre il contient un indice soit dans la phrase initiale, soit dans le haïku, soit dans les deux. Il fut inventé par ai li le 12 juin 1997, inspiré par le *Tibun* de Larry Kimmel. Cette variété de haïbun n'est pas pratiquée dans la communauté des auteurs de haïbun de langue allemande.

L'auteur de cette contribution ne croit pas à l'installation d'un nouveau genre *Tanbun* ou *Gembun* dans l'espace non japonais ; il évite cette dénomination américano-japonaise et, pour ces variétés de haïbun, il parle de « prose miniature » et de « lyrisme court ».

Magazines de haïbun en ligne :

- *Contemporary Haibun Online* : http://contemporaryhaibunonline.com/

En ligne 4 fois par an

- *Simply Haiku* : http://simplyhaiku.com/

En ligne 4 fois par an

- *Haibun Today* : http://haibuntoday.com/

En ligne 4 fois par an

- *Frogpond* : http://www.hsa-haiku.org/frogpond/

En ligne 3 fois par an et en exemplaire imprimé.

Sources :

- Lydia Brüll : *Was ist ein Haibun ?* (numéros de la Deutsche Haiku Gesellschaft 11. Jg N° 41 Juin 1998, N° 42, Septembre 1998, VJS 12.Jg. N° 45, Mai 1999)

http://kulturserver-nds.de/home/haiku-dhg/Archiv/Bruell_Haibun.htm

- Ray Rasmussen : *Haibun Definitions*
  http://raysweb.net/haiku/pages/haibun_definition.html

- David Cobb : *Some Personal Ideas About Writing Haibun*

http://www.poetrysiciety.org.nz/cobbonhaibun

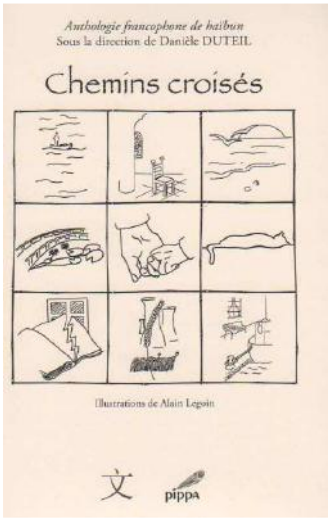
---

1. Article de Gerd Börner, traduction de l'allemand au français par *Germain Rehlinger*, revue par *Klaus-Dieter Wirth*. Publié ici avec l'aimable autorisation de son auteur. Remerciements.
Gerd Börner, adhérent actif de la DHG (Association allemande de haïku) depuis 1997, s'est fait un nom dans la communauté internationale en publiant ses haïkus, tankas, haïbun et poèmes en chaîne. Publié dans *D'un ciel à l'autre*, anthologie de haïku de l'Union européenne, collectif 97 auteurs, AFH, 2006.
2. Germain Rehlinger, trésorier de l'AFAH. Parallèlement à l'enseignement des mathématiques, s'est passionné pour l'écriture (Clins de vie, 1997, C/A) et la poésie japonaise brève, publiant tanka, haïkus et haïbun. Son recueil de haïbun, *La ligne de faiblesse*, est paru aux éditions Unicité en 2014.
3. Klaus-Dieter Wirth, philologue allemand, aficionado polyglotte du haiku sur le plan international. Adhérent et collaborateur - haikiste et essayiste - à plusieurs associations (D, A, NL/B, F, E, GB, USA, CDN). De nombreuses publications collectives et individuelles, lauréat multiple. Coéditeur du magazine bilingue de haïku néerlandais-anglais *Whirligig* et du magazine sur Internet allemand-anglais *Chrysanthemum*.

Livres

Chemins croisés (anthologie francophone de haïbun)

SOUS LA DIRECTION DE DANIELE DUTEIL,
ILLUSTRATIONS ALAIN LEGOIN, ÉDITIONS PIPPA, 2014 (1)



par *Georges FRIEDENKRAFT*

Le haïku, ce court poème japonais de trois vers, expression d'un moment existentiel fort, a fait son chemin en langue française. Moins connu, son cousin, le haïbun, est un mélange harmonieux de prose et de poésie. Au sein d'une courte prose, les moments clés sont, en effet, exprimés par des haïkus. Cette superbe anthologie de haïbun vient de paraître aux éditions Pippa, une courageuse maison d'édition indépendante, située 25 rue de Sommerard, à deux pas de la Sorbonne. Une cinquantaine d'auteurs français, belges, canadiens, suisses, voire originaires de Bulgarie, Roumanie ou Tunisie, s'exercent au haïbun, dans des styles et sur des thèmes très variés. Paul de Maricourt nous emmène en voyage sous « La croix du Sud » et Jo(sette) Pellet évoque « L'éternel ailleurs… » des chevauchées de Mongolie. Dans « Haïbun 12 », Jean Antonini plonge dans une vision surréaliste de Lyon un jour de pluie. Nous clorons ce bref compte rendu par une promenade dans la campagne française sur les pas de Danièle Duteil dans « À l'heure de la renverse » :

> *« La lumière démultipliée glisse sur les ourlets de vase qu'elle sculpte de sa tremblante iridescence (…).*
>
> *esquisse –*
> *la silhouette d'un héron*
> *dans les entrelacs*
>
> (D. Duteil, p. 27).

---

1. Article paru dans *Nouvelles rive gauche* – n° 380 – décembre 2014 – janvier 2015, et reproduit ici avec l'aimable autorisation de son auteur.

Annonces

Rendez-vous

L'Assemblée générale de l'AFAH aura lieu le dimanche **12 avril à 14h 30**, au café Le Rostand, 6 Place Edmond Rostand, 75006 Paris.

Ordre du jour : 1. Bilan d'activité (actions 2014 et en cours, projets ; publications ; animations) 2. Bilan financier 3. Questions diverses 4. Vote CA (Meriem Fresson souhaite renouveler son mandat).

Les personnes empêchées, qui ont acquitté leur cotisation 2015, peuvent envoyer leur **POUVOIR** renseigné ainsi :

ASSEMBLEE GENERALE de l'AFAH - DIMANCHE 12.04.2015

POUVOIR

À adresser par courrier à Danièle DUTEIL - AFAH – LESCOUËT – 56550 LOCOAL-MENDON
Ou courriel : danhaibun@yahoo.fr

Je soussigné.e, NOM, prénom : ……

n'assistant pas à l'Assemblée Générale de l'AFAH du dimanche 12 avril 2015 à Paris

donne pouvoir à (toute personne du Bureau ou présente à l'AG) : ……

pour tous les votes de cette séance.

Fait à …… le …… 2014

SIGNATURE :

Stands AFAH

- 1er Salon du Livre d'Erdeven (56), le 1er mars 2015 (D. Duteil).
- Salon du Livre de Poésie Port-Louis (56), Festival « Trouées poétiques » organisé par Les éditions de la Lune bleue, 29 mars 2015 (D. Duteil).
- Salon du Livre de La Haute-Vallée de Chevreuse (Association Lirenval), à Saint-Rémy-les-Chevreuse, le 11 avril 2015 (D. et M. Duteil, M. Fresson).
- Espace culturel Grain de sel à Séné (56), du 19 au 22 mai 2015 (D. Duteil).
- Festival Voix vives en Méditerranée, à Sète, du 17 au 25 juillet 2015 (D. Duteil).

« CREATIV SCHRIEBEN », écriture créative en prison. Le projet, soutenu par l'AFAH et représenté par Meriem Fresson, se poursuit jusqu'en avril 2015. Il s'achèvera par une exposition des œuvres des prisonniers, toutes formes artistiques confondues, à partir du 5 mars 2015, au Muntpunt, à Bruxelles. http://www.parol-art.eu

Printemps des Poètes

Atelier haïku et dédicaces, par D. Duteil, de *Au bord de nulle part*, haïkus, senryû, tanka (éd. Pippa, 2014), haïga d'Ion Codrescu :

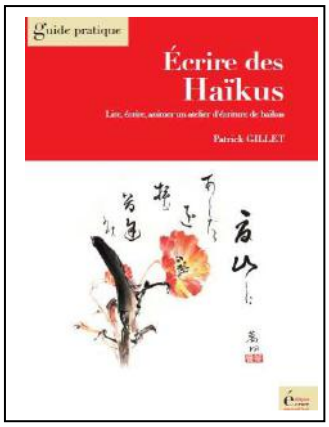
samedi 14mars à la librairie Auréole d'Auray (56).

Nos adhérents ont du talent

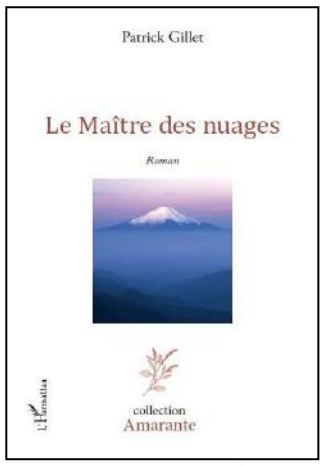
Publications

Daniel Py : *Fourmi sur ma jambe*, haïkus, senryûs et brefs de 2005 à 2009, Éditions Éclats d'Encre, 2015. ISBN : 978-2-914258-92-0 ; 12.00 € imprimé, 6.99 € numérique.

« fourmi sur ma jambe,
veux-tu faire le voyage
de Deauville à Paris ? »



Patrick Gillet : *Écrire des haïkus*, Éditions Écrire aujourd'hui, 2015. ISBN : 978-2-9097-2589-5 ; 18.00 €.
Guide pratique qui s'adresse aux animateurs d'ateliers et aux enseignants mais aussi à tout un chacun, enfant ou adulte, ayant l'envie de découvrir le poème court et de progresser vers la maîtrise d'une forme d'écriture originale et accessible à tous.



Le Maître des nuages, roman, L'Harmattan, 2015. ISBN : 978-2-343-05507-7 ; 14.00 €.
Le jeune Yukimichi « Chemin enneigé » a choisi sa voie, le Kendo. Le matin, il emprunte la sente dans la vallée de l'Iya sur l'île de Shikoku pour aller au dojo et croise la belle Aïko. Leur destin sera profondément marqué par la guerre et l'explosion de la bombe atomique d'Hiroshima. Yuki devient un maître du Kendo, et consacre sa vie à la recherche du Vide qui conduit à l'harmonie et la sérénité. Il retourne dans la colline aux arbres en fleurs pour écrire des haïkus, des poèmes courts sur la beauté de la nature et l'évanescence des choses.

Événements

Le KUKAÏ BRETON, animé par Danièle Duteil : Tea & Cie, Maison et Comptoir du Thé, 7, rue Saint-Tropez (**Vannes**).
Prochaine date : le samedi 3 juin à 14h 30. Apporter 3 haïkus inédits.
danhaibun@yahoo.fr

Lancement de CD Haïku. Appel à souscriptions

Brigitte BRIATTE

Le CD *Sous la cavale des nuages*, Piano & Haïku présentera des compositions au piano de Guillaume DOREL inspirées par des haïkus et senryûs écrits par Brigitte BRIATTE, poète.
Cet album ne comprendra que des créations et durera environ 40 minutes.
L'enregistrement de ce CD débutera au printemps 2015.
En commandant 1 ou plusieurs exemplaires dès à présent, vous nous permettrez de financer au plus tôt cet album (10€ par CD).

Extraits musicaux sur : www.guillaumedorel.fr

Bulletin à retourner à : Guillaume DOREL, 891, Avenue des Jeux Olympiques 38100 Grenoble.
Nom (en majuscules) : ----------
Prénom (majuscules) : ----------
Adresse : ----------
Code postal : ----------
Adresse électronique (en majuscules) : ----------
Je désire commander …… exemplaire(s) du CD au prix de 10€. J'ajoute 3€ de participation aux frais de port. Soit la somme totale de …… €.
Le règlement s'effectue par chèque à l'ordre de Guillaume DOREL.

Date : ---------- Signature : ----------

Adhésion

BULLETIN D'ADHÉSION À L'A.F.A.H.

(Association Francophone des Auteurs de Haïbun, l'Étroit chemin)

NOM : _____
PRÉNOM : _____
ADRESSE : _____
_____
PAYS : _____
TÉLÉPHONE : _____
E-MAIL : _____

TARIF ANNUEL : 12€ à régler par chèque libellé à l'ordre de Germain REHLINGER, trésorier de l'AFAH et à adresser à Germain REHLINGER – 5, rue des Pinsons – 68420 ÉGUISHEIM – France
Possibilité de paiement par Paypal (13 €) à partir du **site AFAH : www.letroitchemin.wifeo.com**

Copyrights des visuels :

Brigitte Briatte, gouache, aquarelles, encres : Pp. 1 / 4 / 14
Gérard Dumon : Pp. 2 / 22 / 26 / 34
Danièle Duteil : Pp. 12 / 18 / 20 / 24 / 30 / 32 / 38 / 46

Responsable de publication : Danièle Duteil
Choix des visuels : Danièle Duteil
Conception graphique : Meriem Fresson
Mise en page : Michel Duteil, Danièle Duteil